

AU PAYS MELLOIS

IMPRESSIONS ET SOUVENIRS

CONFÉRENCE

AVEC AUDITION DE NOELS POITEVINS

PAR M. AUG. GAUD



L'église de Javarzay, qui appartient au style romano-byzantin, fut construite au douzième siècle, et s'élève à peu de distance du château des Rochechouart-Mortemart.

C'était jadis un lieu de pèlerinage très fréquenté, car elle possédait de précieuses reliques qui lui avaient été léguées par un contemporain de Rabelais, le cardinal Raymond Payraud, et qui disparurent pendant les guerres de religion.

Elle est placée sous le patronage de saint Chartier dont la statue, qu'on apercevait à gauche de l'abside, en face de l'autel de la Vierge, était l'objet d'une très grande vénération de la part des fidèles.

Chaque année, à l'époque de sa fête, les cloches sonnaient à toute volée, et l'on voyait arriver en foule les habitants des paroisses voisines qui se dirigeaient vers l'église en psalmodiant de pieux cantiques.

Les femmes, qui portaient la jupe de droguet bleu clair et la haute coiffe de percale, marchaient en tête du cortège en égrenant leur chapelet, tandis que les hommes, au teint couleur de brique, et vêtus de la longue blouse luisante, d'un bleu sombre, ne suivaient la procession qu'à distance.

Tous pénétraient dans la nef et s'agenouillaient dévotement devant la statue du saint, dont ils imploraient la puissante protection, à la lueur vacillante des cierges qui brûlaient dans des chandeliers de bois aux bobèches de cuivre.

D'après une antique coutume, qui remontait probablement aux jours lointains du paganisme, mais que le clergé tolérait, chacun lui apportait ses offrandes.

Elles consistaient, pour les laboureurs, en une gerbe de blé ou un gâteau de pure farine de froment ; les jeunes époux lui faisaient l'hommage d'un pot de miel ou de deux tourterelles, et d'autres, parmi les plus riches, lui offraient un jeune chevreau ou la toison d'une de leurs brebis. Cet usage, ainsi que beaucoup d'autres, est aujourd'hui complètement aboli, et le bon saint Chartier ne reçoit plus ni cadeaux ni visites.

A l'ombre du clocher revêtu d'ardoises et dont le coq de bronze reluit au soleil, s'étend une petite place, ombragée de tilleuls, où les paysans se rassemblaient, autrefois, chaque dimanche, en attendant l'heure de la messe.

Ils causaient bruyamment, les mains dans leurs poches, heureux

de pouvoir oublier, dans ces brèves minutes de flânerie, toutes les fatigues de la semaine écoulée. Les jeunes fumaient leurs pipes et s'entretenaient du prix des denrées, de la belle apparence des récoltes ; tandis que les vieux, à la tête tremblante avec leur bonnet de laine et leurs cheveux blancs, les écoutaient silencieux et graves comme des patriarches des temps bibliques.

Tous les ans, dès que la moisson était terminée, les petits cultivateurs y venaient battre leur blé. On les voyait, de l'aube au crépuscule, marcher les pieds nus dans l'aire ; la sueur coulait sur leur front et ruisselait sur leur poitrine velue, et tandis que les fléaux s'élevaient en tournoyant au-dessus de leurs têtes et retombaient en cadence sur les gerbes étendues, le grain, semblable à des perles d'or roux, voltigeait autour d'eux.

Le village, si calme d'ordinaire, s'animait à cette époque de l'année. Dès que les premières gerbes s'entassaient en moyettes, à l'ombre des grands arbres de la petite place, c'était du matin au soir un concert bruyant de voix enfantines. Les gamins, par bandes, quittaient les maisons et se roulaient sur la paille, que des femmes se renvoyaient au bout des fourches. Puis on les voyait, les cheveux au vent, courir dans l'aire, et plonger leurs bras dans les tas de blé, dont les grains ruisselaient entre leurs doigts comme des gouttes de soleil.

Oh ! que je l'aimais, ce blé nourricier, tout imprégné des senteurs de la terre natale, fécondée par la sueur de nos paysans ! et quel émerveillement lorsque vers le soir on remplissait les sacs, que des gars vigoureux chargeaient sur leurs épaules et montaient en chantant dans les greniers !

Et quelle fête dans notre maison, lorsque les batteurs avaient achevé leur besogne ! Ce jour-là seulement, le vin ruisselait sur les nappes et l'on respirait aux alentours l'odeur affriolante des crêpes que l'on faisait sauter dans la poêle, sous un feu clair de sarments.

Et il me semble encore entendre la voix de mon oncle Jean, qui, la face bourgeonnée et le verre en main, chantait à tue-tête ce vieux refrain de nos laboureurs, que nous écoutions dans un religieux silence :

Ol était in bouhoume
In marchand de panaies,
Le vinguit à ma porte
Demander à coucher.

REFRAIN

Nobiet, Berliet,
Trouillet, Trouilla,
Tournaille et Cadet,
Pigeau, Marécheau,
Tartare et Doret.
J'aille, j'aille, j'aille, mon valet. (*bis*).

Le vinguit à ma porte
Demander à coucher.
Entrez thi-li-dici,
Bia marchand de panaies.

Au refrain.

Entrez, thi-li-dici
Bia marchand de panaies ;
Dedans ma chambre verte
I vous ferai coucher.

Au refrain.

Dedans ma chambre verte
I vous ferai coucher
Avec ma chambrière
Et mon petit berger.

Au refrain.

Avec sa porte de chêne, constellée de gros clous à têtes rondes, le cimetière était situé à l'entrée du village, en face du presbytère.

Il était entouré d'un petit mur aux pierres branlantes, dont les crevasses servaient de refuge aux lézards et aux couleuvres.

Des herbes l'envahissaient et des ronces obstruaient les allées.

Au printemps, semblables à des yeux d'azur, on y voyait s'épanouir des bluets et des campanules ; et sur la pourpre des coquelicots et l'or pâle des pissenlits, de grandes marguerites étalaient leurs blanches collerettes.

Le velours smaragdin des mousses recouvrait les tombes qui s'allignaient à l'ombre des cyprès ; des fauvettes et des pinsons babil-laient dans les branches ; et pareils à des fleurs vivantes, des papillons multicolores, des scarabées aux ailes d'émeraude, voltigeaient dans l'air embaumé. Je le connaissais bien, ce vieux cimetière, où ma grand-mère Toinon me conduisait en été presque chaque semaine.

Nous y apportions des gerbes de fleurs que nous déposions sur la tombe de feu mon grand-père. Elle s'élevait à gauche de la porte, non loin de l'endroit où reposait mon cousin Claude, que je revoyais avec ses longs cheveux bouclés, et qui m'accompagnait sur le bord de la rivière, où nous nous amusions à poursuivre des papillons et des libellules.

Plus loin, sous un pied de clématite sauvage, dormait la petite Marion, ma sœur de lait, que je suivais dans les sentiers ombreux où elle conduisait son troupeau d'oies.

Oh ! les joyeuses promenades que nous faisons en sabots dans l'herbe mouillée, alors que son jars allongeait le col et protégeait sa progéniture en menaçant du bec les chiens et les passants.

Puis, tout près du calvaire, j'apercevais une colonne de granit brisée par le milieu, comme un jeune peuplier dont l'orage a rompu la tige.

C'était là que, par un matin d'automne, j'avais vu descendre le cercueil de Rosette, ma petite amie, dont la joue était plus rose et plus fraîche que la fleur des églantiers qui ombrageaient les sépultures voisines.

Elle m'apparaissait toujours, avec la robe de mousseline et la couronne de roses blanches qu'elle portait aux processions, alors que, par les rues du village, jonchées de fleurs et de verdure, elle marchait devant le dais de velours frangé d'or, sous lequel brillait l'ostensoir, en jetant, à pleines mains, autour d'elle, des pétales de roses.

Tandis que ma grand-mère Toinon achevait sa prière et sanglotait dans son mouchoir, je ne pouvais m'empêcher de songer à tous ces morts, dont la vie avait été un instant mêlée à la mienne, et que la terre, sur laquelle je marchais, gardait dans ses flancs.

Mon cœur se serrait ; des pleurs mouillaient mes paupières, et je demeurais oppressé, en proie à une angoisse inexprimable.

Le mystère de la mort m'effrayait, et je ne pouvais me résigner à croire au néant.

Il me semblait que tout ce qui m'entourait recélait une partie de leur âme.

La brise qui chuchotait à travers les feuilles, et venait effleurer ma joue comme une caresse, me donnait la sensation d'un de leurs baisers ; les petites clochettes bleues que je voyais éclore sous mes pas me paraissaient avoir gardé quelque chose de la douceur de leurs yeux, et je prêtai l'oreille au chant des oiseaux, avec l'espoir d'y retrouver le familier murmure de leur voix.

Et je m'avançais frissonnant vers les pierres qui marquaient la

place où ils reposaient. Des ronces m'agrippaient les jambes, des papillons étourdis me frôlaient au passage du bout de leur aile diamantée, et des couleuvres, lovées parmi les herbes, se déroulaient brusquement à mon approche.

Je m'arrêtais enfin, exténué, et, le corps penché et la respiration haletante, m'agenouillais sur le gazon où brillait encore la rosée du matin.

Et je demeurais anéanti, en proie à une tristesse morne, sans pouvoir m'éloigner de ce lieu funèbre, dont le religieux silence n'était troublé que par le chant des oiseaux, le monotone refrain des grillons et le bourdonnement des insectes.

LA TRADITION

EN POITOU ET CHARENTES

Art populaire — Ethnographie — Folk-Lore

Hagiographie — Histoire



PARIS

LIBRAIRIE DE LA TRADITION NATIONALE

24, rue Visconti

(A Niort, 23, rue Saint-Jean)

1897